

L'œuvre de la colonisation et de l'agriculture doit donc être encouragée par tous ceux qui sont particulièrement intéressés à la voir prospérer ; il faut aviser à adopter tous les moyens possibles d'encouragement.

Nous avons vu avec quel désintéressement le clergé canadien a toujours pris part à l'œuvre de la colonisation en ouvrant, de concert avec le colon, le sentier de nos vastes forêts, pour en former par la suite des paroisses ; le désintéressement toujours constant de ces prêtres, à la fois missionnaires et colons, a fait l'encouragement du colon, et ils puisent leur énergie dans un même sentiment d'avenir pour l'agriculture qui doit leur procurer le bien-être. Sous cette direction si désintéressée et si dévouée, le colon a toujours été tout zèle et toute ambition à correspondre aux désirs de celui qui les conduisait dans la forêt pour y faire les défrichements plus ou moins bien réussis, suivant la part de chaque colon.

Aujourd'hui cette même influence bienfaisante se faisant plus impérieusement sentir, elle s'est mise à la tête de la classe dirigeante, dans les villes comme à la campagne, dans le but d'activer davantage le mouvement de la colonisation et de l'agriculture, par des moyens que les promoteurs de ces deux causes s'évertuent à préconiser dans les conventions agricoles. L'un de ces moyens est l'établissement d'une banque agricole, ensemble avec une caisse d'économie en faveur de la classe agricole, pour que l'œuvre de la colonisation et le perfectionnement de notre agriculture n'éprouvent aucune lenteur, afin de produire les bons effets qu'il est possible d'en attendre. Les uns y placeraient leurs économies, et les autres, par des conditions faciles de paiement, à un taux le plus réduit, pourraient emprunter à une banque agricole tout l'argent nécessaire aux défrichements. Le capital de l'argent ainsi emprunté pourrait être remboursé au bout de cinq à six ans, alors que le lot défriché serait en bon rapport de production. La garantie de cet emprunt pourrait être d'une hypothèque sur la terre, jusqu'à l'entier paiement de l'argent emprunté, avec d'autres stipulations aussi favorables aux colons qu'à la banque agricole.

Si l'agriculture est actuellement florissante au Lac St-Jean, et que cette région, que nous pouvons appeler pour ainsi dire une nouvelle province, offre déjà d'immenses avantages aux cultivateurs en général, il faut aussi tenir compte des sacrifices

considérables de temps et d'argent emprunté à des taux d'intérêt parfois trop élevés, qui ont été faits depuis à peu près un demi siècle, par deux milliers et plus de colons qui, avec un courage pour ainsi dire héroïque, ont cependant contribué à préparer la voie aux succès actuellement signalés en agriculture. Ces colons sont demeurés dans la gêne pendant de longues années ; et un grand nombre ont été obligés de vendre le fruit de leurs pénibles labeurs, pour en faire profiter les acquéreurs, aujourd'hui placés dans de meilleures conditions qu'eux pour tirer parti de leur culture, par l'établissement du chemin de fer qui relie à la fois Chicoutimi et le Lac St Jean à Québec, par son prompt parcours sur toute la ligne, jusqu'aux marchés de Québec.

Les contrariétés, les épreuves et le malaise qui se sont produits dans ces vastes cantons de colonisation, peuvent également se faire sentir ailleurs, si les colons généralement pauvres sont laissés à leurs propres ressources pour défricher les lots de terre à leur disposition. D'ordinaire, un grand nombre de colons attendent trop souvent qu'ils soient radicalement pauvres et dénués de tous moyens pour devenir colons. Sous ces circonstances, il est facile de s'expliquer combien ce fait préjudicieux si grandement à l'œuvre aussi importante de la colonisation, et que ce n'est que l'exception parmi les colons qui réussissent, même après une vingtaine d'années d'un rude travail et des épreuves de tous genres subies avec constance, énergie et persévérance.

Les colons qui n'ont eue en partage que la pauvreté, privés de moyens pécuniaires et de provisions au moment où ils faisaient les premiers défrichements, n'ont pas à s'en prendre à ce que les terrains qu'ils défrichaient étaient mauvais, mais au défaut d'encouragement du dehors, obligés qu'ils étaient de chercher ailleurs du travail, dans les villes, et cela pendant cinq à six mois de l'année qu'ils auraient pu utiliser à travailler pour eux-mêmes.

C'est là la condition d'un grand nombre de colons qui font le défrichement d'un lot de terre avec trop de lenteur ; lorsqu'une partie du lot est défrichée et que le travail du défrichement se fait dans une autre partie, les soins nécessaires de culture ne peuvent pas être parfois donnés à la partie cultivée. Il en est autrement pour le colon ayant un petit capital en argent et les appareils nécessaires pour pratiquer promptement le défrichement de son lot de terre et poursuivre sans arrêt les travaux de culture.